

“Le riz et la mousson” ⁽¹⁾

de K. Markandaya

Un très beau roman qui se situe dans le cadre de l'Inde méridionale. Un roman qui n'a rien de la littérature rose, avec cet effroyable misère où évolue la vie familiale qui y est dépeinte. Et cependant, un roman de paix, de sérénité et de joie profonde.

L'histoire que raconte Rukmani, l'héroïne du roman, est vraisemblablement l'histoire de bon nombre de familles indiennes. Quatrième fille d'un chef de village, Rukmani a été mariée, à douze ans, avec un paysan qui n'était même pas propriétaire de la ferme qu'il cultivait. Sans dot, la fillette n'aurait pu espérer mariage plus brillant. Aurait-elle pu souhaiter union plus heureuse ? Non, bien sûr. L'amour attentif que lui porte Nathan, son mari, illuminera jusqu'aux heures les plus sombres de son existence. Au moment où s'ouvre le récit, la vie conjugale commence dans une pauvre hutte aux murs de boue séchée, couverte de chaume, que Nathan a construite lui-même d'une main fébrile et fervente. Et Rukmani se met courageusement au dur apprentissage de sa nouvelle vie. Si pénible que soit celle-ci pour une enfant de douze ans, la jeune femme est heureuse :

« Quand le soleil brille pour vous, que les champs sont verts et beaux à regarder, que votre mari découvre en vous une beauté que personne avant lui n'avait pressentie, quand vous avez une bonne réserve de riz pour les mauvais jours, un toit au-dessus de votre tête, et tout au fond de vous-même la certitude d'une douce présence, que pouvez-vous demander de plus ? J'avais le cœur en fête, me levant avec le soleil et me couchant, le soir, satisfaite. Nous avions la paix et la tranquillité. » (P. 17)

Le soin du ménage, la culture d'un petit jardin, le coup de main à donner à Nathan pour la semence et la récolte du riz, tout cela occupe pleinement les jours de Rukmani. Sensible à la poésie des choses, elle s'émerveille de tout: l'effort des jeunes pousses qui brisent leur cosse l'enchantent tout comme l'exceptionnelle couleur des potirons qu'elle

fait mûrir dans son jardin. Un fille viendra, Irawaddy, puis, plus tard, cinq fils.

Avec les bouches plus nombreuses à nourrir, le malheur guette le foyer. La faim et la misère se font déjà sentir. La nature elle-même se montre inclemente: la mousson s'acharne à détruire les récoltes de riz qui sont la vie même de la famille. Les fils, qui grandissent, manquent de travail sur une terre improductive. Rukmani fait des prodiges pour arriver à nourrir, le plus longtemps possible, une famille toujours affamée.

Un jour, un groupe d'étrangers vient construire une tannerie dans le village. Et ce sont alors les fallacieux espoirs et les souffrances qui accompagnent souvent les débuts d'une ère industrielle. Rukmani vend à meilleur compte les produits de son jardin, mais elle ne peut rien acheter avec le gain réalisé parce que tout est devenu trop cher. Deux des fils trouveront à la tannerie un travail temporaire dont les revenus seront précieux pour la famille; mais, bientôt mis à pied à la suite d'un différend survenu entre patrons et ouvriers, ils se verront obligés de s'éloigner du foyer pour trouver du travail et de la nourriture. Un autre fils mourra tragiquement au cours d'une querelle survenue à la tannerie.

Quoique réduite désormais, la famille n'arrive pas à se sustenter convenablement. C'est la lutte, atroce, contre la famine. On se nourrit de détritiques et de racines. Un jour, n'en pouvant plus d'entendre les cris de faim du dernier-né, Irawaddy se révolte et va se prostituer pour lui acheter de la nourriture. Mais il est trop tard: l'enfant mourra des suites de la faim.

Le malheur atteint à son comble lorsque Nathan, incapable de payer le coût de location de sa terre, devra entreprendre, avec Rukmani, une vie errante où tous deux en seront réduits à mendier ou à casser des pierres pour apaiser un peu leur

(Suite à la page 142)

LECTURES

REVUE BI-MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

Direction: R. P. Paul-A. Martin, c.s.c.

Rédaction: Rita Leclerc

Abonnement annuel: \$2.00

Etudiants: \$1.00

Le numéro: \$0.10

FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 Plateau 8335

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe.
Ministère des Postes, Ottawa.

"Le riz et la mousson"

(Suite de la page 141)

faim. Nathan trouvera la mort au cours de ces affreux jours, et il s'éteindra dans les bras de sa femme, en murmurant simplement avec tendresse: « Nous avons été heureux ensemble. »

* * *

Impossible de lire, sans en avoir le cœur serré, un roman aussi bouleversant. La misère contre laquelle se débat cette famille indienne, qui pourra dire qu'elle n'existe pas, aussi hideuse, aussi impitoyable, dans de multiples foyers de l'Inde. Les sociologues qui se penchent sur le sort des pays sous-développés pourraient nous en dire long là-dessus. Le roman de Kamala Markandaya nous prépare à entendre leurs gloses. Il bouscule un peu la bonne conscience des repus que nous sommes, et à ce point de vue, il mérite d'être lu.

Il vaut surtout d'être lu à cause de cette admirable sérénité qui s'affirme, victorieuse, tout au long de cette existence, marquée par tant de malheurs. Nulle amertume, nulle révolte, dans ces pages où Kamala Markandaya a prêté à Rukmani

un amour que rien ne durcit et qui triomphe de toutes les détresses.

Parmi la surabondante production littéraire contemporaine, *le Riz et la mousson* est une œuvre de très haute valeur.

R. LECLERC

(1) MARKANDAYA (Kamala)

LE RIZ ET LA MOUSSON. (Nectar in a Sieve). Roman traduit de l'anglais par Anne-Marie Soulac. Paris, Laffont, 1956. 274p. 20.5cm. \$3.10 (frais de port en plus)

Pour adultes

ERRATUM

Dans le dernier numéro de *Lectures*, nous avons omis de publier le nom de l'auteur de la recension du livre du Dr E. Mourgues: *D'Ogino à Pavlov*. Cette recension est due à la plume du R. P. Paul-Eugène Charbonneau, c.s.c.

LA REDACTION

Index des auteurs recensés dans ce numéro

AMIOT (F.), p. 145

BAZIN (H.), p. 149

BERTRAND (G.), p. 151

DUHAMEL (G.), p. 150

MARKANDAYA (K.), p. 141-142

MERTON (T.), p. 147

*** *Moïse, l'homme de l'alliance*, p. 145

MONTESSORI (M.), p. 148

REGINALD-OMEZ (R. P.), p. 143-144

ROBLES (E.), p. 149

SIMON (P.-H.), p. 144-145

VINCENT (M.), p. 146

Publication approuvée par l'Ordinaire

"Supranormal ou surnaturel"⁽¹⁾

L'attrait pour le merveilleux est de toujours; cependant les esprits contemporains semblent s'y prêter davantage, à cause du développement presque fantastique de la science. Mais il est un domaine qui excite davantage la curiosité du public, bien qu'il demeure très obscur pour la plupart, c'est celui des sciences métapsychiques. C'est pourquoi l'A. a cru « nécessaire que le public cultivé sache à quoi s'en tenir au sujet de tant de faits merveilleux ou prétendus tels, dont la presse l'entretient de plus en plus fréquemment, et au sujet des explications revêtant parfois une allure critique et scientifique qu'on lui expose » (p. 11). Ce livre ne s'adresse donc pas aux spécialistes de ces sciences, mais à tout lecteur cultivé que le problème intéresse.

Après avoir délimité le sens de l'expression « sciences métapsychiques », l'A. esquisse un bref aperçu historique des recherches faites en ce secteur, se contentant de signaler les étapes décisives, susceptibles d'aider à saisir la nature et l'évolution actuelle de ces sciences. Il n'est pas sans intérêt de signaler que « ce n'est guère qu'à la fin du XIXe siècle que s'organisent des recherches méthodiques en vue de découvrir l'origine et la nature de certains phénomènes merveilleux attribués à des forces humaines supérieures aux capacités psychologiques couramment reconnues » (p. 14). L'objet de la métapsychique ou parapsychologie réside donc dans les phénomènes qui débordent les cadres classiques de la psychologie, mais qui n'atteignent le surnaturel d'aucune façon.

Quant aux méthodes auxquelles ont recours les métapsychistes, elles « devront être d'abord celles que requiert toute enquête destinée à prouver l'authenticité d'un fait: la critique des témoignages, l'observation, l'expérimentation scientifiques » (p. 34). Les écueils éventuels se rencontrent beaucoup moins dans l'ordre physique ou chimique que dans l'ordre psychique; en ce dernier ordre, en effet, le métapsychiste devra pouvoir recourir beaucoup plus à l'intuition qu'à la déduction logique, à l'expérience qu'à l'expérimentation, puisque l'ordre psychique dépasse les méthodes expérimentales. En conséquence, l'A. a raison d'affirmer « qu'on devrait exclure des recherches concernant les faits merveilleux ceux qui sont doués d'un tempérament particulièrement

impressionnable, suggestible ou névrosé, bien que ces personnes soient tout spécialement portées à se livrer à ces investigations troublantes, qui ne peuvent que les détraquer ou du moins les fatiguer » (p. 59).

Avant d'indiquer l'attitude de l'Eglise par rapport aux sciences métapsychiques, l'A. rappelle opportunément que la religion est un domaine nettement séparé de ces sciences. En effet, comme l'écrivait le Père de Tonquédec cité par l'A., « les phénomènes métapsychiques relèvent de causes et de conditions naturelles physiques, physiologiques ou psychiques, discernables, et donc portent le sceau du déterminisme » (p. 61). Par ailleurs, les miracles dépendent de causes qui dépassent les forces purement naturelles.

Pour autant que les métapsychistes se dégagent de leurs préjugés et demeurent sur le terrain de l'objectivité scientifique, l'Eglise ne saurait donc qu'applaudir à leurs recherches et à leurs découvertes. En fait aussi, l'Eglise, par son autorité suprême, ne s'est jamais engagée officiellement et définitivement par rapport aux sciences métapsychiques; néanmoins, nous retrouvons à l'égard de celles-ci une pensée commune de l'Eglise, exprimée par des membres de la Hiérarchie catholique. Cette attitude de l'Eglise peut se résumer en une grande circonspection et une extrême prudence, tant vis-à-vis du merveilleux religieux que du merveilleux diabolique. Quant au merveilleux non religieux, il n'est pas comme tel du ressort de l'Eglise qui s'abstient d'intervenir, sauf lorsque les métapsychistes se permettent, dans le domaine religieux ou moral, des incursions qui pourraient compromettre la doctrine de l'Eglise.

Afin de pouvoir établir les conclusions ou opinions métapsychiques qui sont actuellement acceptables au point de vue scientifique, l'A. distingue les phénomènes physico-chimiques et les phénomènes psychologiques. Dans la première catégorie, l'A. examine successivement les phénomènes provoqués et non-provoqués de psychokinésie ou télékinésie, c'est-à-dire la lévitation, les transferts, les maisons hantées. Il considère ensuite les matérialisations ou manifestations d'ectoplasmes, c'est-à-dire les manifestations sensibles de l'esprit des morts ou même des vivants, le fakirisme, le magnétisme ou action des fluides matériels se

dégageant de l'organisme. En bref, nous pouvons dire que les éléments scientifiquement valables sont assez variables selon ces différents secteurs.

Comme résultat global des investigations faites dans la parapsychologie ou métapsychique, l'A. affirme que, jusqu'à présent, cette science « s'en est tenue seulement à délimiter son objet et à fixer exactement les orientations que doivent prendre ses recherches pour être vraiment fructueuses et échapper à de faux problèmes » (p. 111).

Mais quel est l'avenir de cette science? Il semble qu'elle s'oriente « vers un retour à la psychologie normale, qui, en dernière analyse, apporterait l'explication vraie et toute naturelle des phénomènes réputés paranormaux. Nombreux

sont actuellement les parapsychologues qui se montrent favorables à cette supposition » (p. 116). En effet, c'est en analysant le jeu du subconscient et des résidus d'instincts primitifs, que les recherches métapsychiques finiront vraisemblablement par éclairer les phénomènes paranormaux pour les réduire à la psychologie classique.

Ovila MELANCON

(1) REGINALD-OMEZ (R.P.), o.p.

SUPRANORMAL OU SURNATUREL. Les sciences métapsychiques. Paris, Arthème Fayard [1956]. 126p. 20cm. (Coll. *Je sais, je crois*, no 36)

Pour tous

“Les regrets et les jours” (1)

On connaissait le maître Pierre-Henri Simon comme professeur. Les conférences, qu'il prononçait à Montréal, il y a plus d'un an, l'avaient révélé comme tel à notre public par la profondeur des vues, la noblesse des sentiments, la distinction de l'expression. Le volume présent explique en partie cette maîtrise: c'est qu'il y a chez ce prosateur raffiné, un vrai poète, à la sensibilité aussi vive qu'est haute sa pensée.

Seulement pour bien comprendre ce recueil, il faut le commencer, croyons-nous, par la prose qui le termine. Il convient d'en détacher d'abord cette déclaration, inspirée par la séparation de deux amis d'enfance: « Quelque chose d'irréversible et d'incomparable, notre adolescence éclatante et douce, était en train de sombrer dans la mer sans reflux, avec tout ce que nous en avons reçu de joies, de chagrins, d'espérances et d'illusions neuves; et bientôt il ne nous restera que ces fines cicatrices d'un cœur jeune, qui ne guérissent jamais tout à fait » (p. 133-134). Eclaircissez ce texte de l'explication qui le précède: « Je ne médierai pas de l'âge mûr; il possède ses vertus, son bonheur et sa poésie. Mais rien ne mérite autant le nom de vie que les heures irréprochables, légères et pleines, de l'adolescence; on ne retrouve plus cette lumière intense et crue, cette fraîcheur et ce jaillissement de source » (p. 117). Et vous saurez ce que sont *Les regrets et les jours*: la plainte résignée, mais aiguë, de l'homme mûr qui n'aperçoit plus que les « cicatrices » laissées dans son âme par la perte de son adolescence.

La plainte part d'un rêve (p. 72):

Je voudrais être enfin ce grand moine apaisé.

*Oubli de ce qui fut, mépris de ce qui passe
Elargiraient en moi comme un aride espace
Où brûlerait mon cœur, encensoir embrasé;
Où l'esprit, clair et fort de pleine certitude,
N'aurait d'autre souci que penser l'éternel.*

Elle part aussi d'un programme (p. 73):

*D'avoir fait livre sur livre
Ah! pourquoi t'être vanté,
Si tu n'as pas inventé
Le mot qui sauve et délivre?*

Or, programme et rêve ont abouti au vide (p. 70):

*De quel puits de mon âme a monté la tristesse?
Peut-être un sourd chagrin de me sentir mortel
Et d'avoir mal usé d'un bien irremplaçable.*

Le regret d'en être arrivé là, c'est le fond même de ce volume.

Mais il n'exclut ni la paix (p. 112) ni la confiance en Dieu et en la prière (p. 66) ni l'admiration devant la campagne (p. 84-85) ni le goût de la nature (p. 82-83). Ecoutez cet écho de deux vers bien connus de Lamartine (*Objets inanimés*, etc):

*Entre les murs épais flottent d'étranges charmes
Comme si tant de vœux, tant de joie et de larmes
Avaient laissé de l'âme à ces humbles merveilles.*

Il se peut qu'on trouve ces vers chargés ça et là de beaucoup d'épithètes. Il se peut aussi que

la densité philosophique de certaines pièces paraisse astreignante à certains esprits. Pour excuser l'auteur, ils n'auront qu'à se rappeler sa définition de la poésie (p. 9):

*Mais ô voix pure! poésie,
Beau cri de ma liberté,
Je me découvre moi-même
En ta profonde clarté*

*Et, par chance et patience,
Trouve un verbe solennel
Qui retient de l'existence
Ce qui vaut pour l'éternel.*

En somme, la poésie de M. Simon — c'est ce qui en fait la noblesse — entend faire écho au vers célèbre:

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

Cela suffit pour la recommander.

Emile CHARTIER, p.d.

(1) SIMON (Pierre-Henri)

LES REGRETS ET LES JOURS. Vers et prose. Paris, Editions du Seuil [1956]. 134p. 19cm. \$2.25 (frais de port en plus)

Pour tous

Notices bibliographiques

Religion [2]

EN COLLABORATION

MOÏSE L'HOMME DE L'ALLIANCE. Tournai, Desclée & Cie [1955]. 405p. pl.(h.-t.) 23cm. \$4.20 (frais de port en plus)

Pour tous, mais spécialisé

Le titre de ce volume est fort significatif. La figure de Moïse revêt des aspects multiples dans la Bible et dans les traditions postérieures. Il est le « premier libérateur », le « fondateur » véritable et le grand « éducateur » du peuple de Dieu. Il est surtout le « médiateur » de l'Alliance entre Yahvé et son peuple. C'est lui qui reçoit des mains de Dieu et transmet à Israël la Loi, la Révélation par excellence et la charte fondamentale du peuple de Dieu. Il est également « médiateur » entre Yahvé et Israël par sa prière, son intercession. « Prophète » et « mystique », il est le « serviteur de Dieu » par excellence. Aussi sera-ce tout naturel pour la tradition juive et chrétienne, (on n'a qu'à parcourir les évangiles, notamment ceux de Mathieu et de Jean pour s'en convaincre), de concevoir le « second libérateur », le Messie, sur le modèle de Moïse.

C'est à étudier cette figure attachante que se sont employés un groupe de spécialistes qui donnent à cette étude d'ensemble une haute valeur scientifique. On notera d'une façon spéciale les études de MM. Cazelles et Gelin qui situent Moïse, le premier dans l'histoire, le second dans la doctrine de l'Ancien Testament avec la sûreté

d'information et de jugement qui leur est coutumière. On notera également la contribution de Renée Bloch sur Moïse dans la tradition rabbinique. Les aperçus suggestifs de cet article ne font que rendre plus regrettable la mort tragique de son auteur, survenue dans un accident d'avion au-dessus d'Israël où l'appelait son zèle et son amour pour ses frères de race. Le recenseur s'en voudrait de ne pas profiter de l'occasion pour déposer sur la tombe de cette jeune universitaire au talent si prometteur et d'une qualité d'âme peu courante, le témoignage ému de son admiration et de sa plus fidèle amitié.

André LEGAULT

AMIOT (François)

HISTOIRE DE LA MESSE. Dixième partie — *l'Eglise dans sa liturgie et ses rites*. Paris, Arthème Fayard [1956]. 124p. 19.5cm. (Coll. *Je sais — Je crois*. Encyclopédie du catholique au XXème siècle, no 109)

Pour tous

L'homme doit rendre à Dieu le culte et l'hommage qui lui sont dus. Ce devoir qui incombe à chaque individu, est aussi un devoir collectif de la communauté humaine et c'est ici que s'insère la liturgie. En effet, dans son encyclique *Mediator Dei et hominum*, S.S. Pie XII la définit ainsi: « La sainte liturgie est le culte public que notre Rédempteur rend au Père comme Chef de l'Eglise; c'est aussi le culte rendu par la société des fidèles à son Chef, et, par lui, au Père éternel: c'est, en un mot, le culte intégral du Corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire du Chef et de ses membres ».

Mais, vu que la Sainte Messe est au centre même du culte divin, qu'elle est « la source privilégiée des dons divins et des grâces de la Rédemption » (p. 7), l'A. a voulu étudier à la lumière de l'histoire, les rites et les prières dont l'Eglise entoure cet acte essentiel de son culte.

L'A. remonte à la Cène et expose le développement graduel de la Messe jusqu'à l'époque de saint Grégoire le Grand. Puis, à la lumière de l'histoire, il suit le déroulement de la Messe romaine actuelle, dont l'ordonnance générale a été rendue obligatoire par saint Pie V, le 14 juillet 1570, conformément au désir exprimé par les Pères du concile de Trente. Cet examen détaillé des gestes et des prières de la Messe, chargés de tout leur sens historique, fait « ressortir la continuité de la tradition, sa valeur théologique et religieuse » (p. 30).

Même si l'A., pour conserver le caractère de la présente collection, réduit au minimum l'appareil technique, il est cependant facile de discerner, comme sous-jacente à cette étude, une remarquable érudition en matières liturgiques.

Ces pages dégagent les richesses souvent oubliées ou insoupçonnées de la Messe. Elles aideront le lecteur à changer, s'il y a lieu, l'habitude routinière durant la Messe en intérêt captivant, l'ennui en prière intense.

OVILA MELANCON

VINCENT (Mario)

LE PAIN BENIT DANS LA GIBECIERE.
De Chartres à la Salette. Préface d'André Frossard. Paris, Amiot-Dumont [1956]. 18.5cm. (Coll. *Bibliothèque catholique*)

Pour tous

Ce livre est-il un ouvrage de haute spiritualité, un traité de mystique et d'union à Dieu éclairé par les constatations successives d'une expérience personnelle? Ou bien est-il le récit d'une course en auto à travers le pays chartrain, les Landes, le Languedoc, le Béarn et le Roussillon, la Sologne, les Causses, la Provence enfin?

Il est cela d'abord: le sous-titre marque les deux points extrêmes d'un voyage qui sera surtout un pèlerinage marial. En cours de route, on décrira les escalas en un style rutilant, presque truculent, celui du campeur à l'imagination vive, au verbe surabondant, à la phrase qui va, comme Crapaudine, par sauts et par bonds; facilement essoufflée, mais disant et peignant bien ce qu'elle veut peindre et dire. Les descriptions toutefois ne portent pas sur ce qu'admirent les porteurs de

Guides; elles s'inspirent de visions personnelles, qu'il s'agisse de scènes de nature (p. 46, 51 et seq. p. 62, 206) ou de portraits (p. 26, 212).

L'évocation du passé s'ajoute à l'observation actuelle. De là viennent tant de résumés d'histoire, évoquant entre autres les guerres de religion ou le caractère de certains peuples (pp. 73-74, 103 et seq. pp. 139-151, 174-176, 179-183); de là encore des résumés même de préhistoire (pp. 72, 268).

Mais, chose curieuse, au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture, les éléments littéraires diminuent, l'histoire profane fait place à l'histoire religieuse, le récit de voyage devient un ouvrage spirituel. « Le pain béni dans la gibecière » (p. 176), c'est l'Hostie que Jeanne d'Arc faisait recevoir chaque matin à ses hommes; c'est la croyance en Dieu, la prière, l'oraison, le dépouillement de soi, la fusion de l'être avec le Christ, l'union divine en somme, l'équivalent pour l'âme de ce qu'est l'essence dans le réservoir de Crapaudine.

Seulement, au lieu de dresser un exposé théorique de la matière, l'auteur décrit son expérience personnelle, ses ascensions successives vers les sommets de la vie surnaturelle, en les éclairant ça et là par le recours aux textes des grands mystiques ou de leurs commentateurs. Après avoir fait le vide en soi de tout l'humain, il y fait le vide de soi (p. 216). Alors se multiplient les confidences sur la vraie notion de la prière et sur son influence (pp. 20, 33, 156, 178, 190, 201, 208, 224, 262), sur l'oraison (pp. 56, 90, 130, 162-163, 184, 215-221, 240), sur la communion (pp. 28, 112), sur la messe (p. 98-99), sur le chapelet (p. 34), sur le rôle de Marie (pp. 53, 63, 88), le Calvaire (p. 81), le Credo (p. 105), les miracles (p. 121), les grâces (p. 195). On se demande laquelle prévaut, dans cette âme éminemment sacerdotale de laïc supérieurement instruit, de deux dévotions: celle de la Mère ou celle du Fils.

Au passage, le coureur pressé ne s'interdit pas de s'arrêter pour administrer à droite et à gauche de vigoureuses taloches. Ceux que gêne une foi qu'ils ne pratiquent pas et dont ils se vantent de s'être débarrassés se font rabrouer de rude façon: le freluquet bagouillard, les demi-savants empressés à étaler leur vide profond (pp. 75, 202), les dames grassettes qui craignent de se contaminer au contact d'un pouilleux, les forts-en-gueule des auberges de jeunesse (p. 211-213).

Si donc on veut s'exercer à la présence de Dieu (pp. 208-210, 239, 242); si on veut lire de l'Evangile et des textes dus à de grands esprits; si enfin on veut apprendre à associer, dans sa vie laïque, le spirituel au matériel, il faut lire cet ouvrage aussi alléchant par sa matière que par son

écriture. On saura pourquoi, seulement à parcourir le résumé (p. 248) de cette expérience mystique.

Nos habitants découvriront avec plaisir que leur *bien pluss bon* est courant en France même (p. 200).

Emile CHARTIER, p.d.

MERTON (Thomas)

MARTHE, MARIE ET LAZARE. [Bruges (Belgique)] Desclée de Brouwer [1956]. 145p. 18.5cm. (Coll. *Présence chrétienne*)

Pour tous, mais spécialisé

Ce livre ne nous offre aucunement, comme nous pourrions le penser, une étude biblique. Les trois personnages de l'Évangile que nous rappelle le titre n'y figurent que pour servir de cadre à la pensée de saint Bernard dont l'auteur se propose d'étudier la conception de la contemplation.

Une préface lucide nous rappelle que les discussions sur la priorité de l'action, de la contemplation et de l'apostolat chez saint Bernard, viennent de ce qu'on a sorti certaines idées de leur contexte et surtout, de ce qu'on a lu saint Bernard avec une mentalité qui n'était pas la sienne. Ainsi, quand il parle de vie contemplative et de vie active, il ne veut aucunement établir une comparaison entre la vie des ordres religieux actifs et celle des ordres religieux contemplatifs. « *Il considère l'action, la contemplation et l'apostolat comme devant fonctionner de pair à l'intérieur d'un même monastère, chacune de ces vocations s'insérant dans la vocation monastique proprement dite* » (p. 11). Marthe, Marie et Lazare font partie d'une même famille et ils sont en paix dans une même maison: Marie, c'est la contemplation; Marthe, c'est l'action; quant à Lazare, il représente la pénitence. Tous trois peuvent et doivent se retrouver dans un même monastère.

Il ne faut pas se surprendre de retrouver la vie active dans un monastère de Cisterciens, car pour saint Bernard, elle n'est pas surtout caractérisée par des activités extérieures qui peuvent déjà se retrouver dans le cloître, mais par une attitude intérieure. La vie active est celle du moine qui s'efforce d'atteindre Dieu, qui fait pénitence ou qui s'occupe des besognes matérielles. La vie contemplative, elle, en est une « *d'union étroite avec Dieu par la prière mystique* » (p. 14). Elle est un don de Dieu, on ne peut l'atteindre par ses propres forces mais on peut la désirer, la demander.

L'auteur étudie ensuite la relation entre l'action et la contemplation, la contemplation et l'apostolat. Un excellent chapitre nous montre que la contemplation doit être centrée sur le mystère

du Christ. « *Le contemplatif chrétien est celui qui est rempli de sagesse et de charité dans l'esprit du Christ, qui a une connaissance parfaite et un parfait amour de Jésus crucifié et qui est uni au Père en Lui* » (p. 33). Il est important de nous rappeler ces textes car nous confondons trop souvent la contemplation et la réflexion. « *La vie contemplative, telle que l'entend saint Bernard, n'est en rien une vie d'études et moins encore de recherches universitaires* » (p. 78). Elle est une expérience mystique par laquelle le Verbe se donne à nous.

Quant à l'apostolat, saint Bernard le voit dans le contexte de la vie monastique. S'il ne considère que son intérêt personnel, le moine doit lui préférer la contemplation, mais il doit se rappeler que faisant partie du Corps mystique, l'apostolat peut être pour lui un devoir. Le moine qui se livre à l'apostolat doit être rempli du Saint-Esprit et y être appelé par Lui.

Ces thèmes sont développés de plusieurs façons et avec une grande compétence. Thomas Merton nous explique magistralement la pensée de saint Bernard et il est intéressant de le suivre. Son étude demeure cependant un peu technique et un peu difficile. Les mêmes idées sont reprises, présentées sous des aspects différents. Toutes les âmes qui sont adonnées à la contemplation ou la recherchent généreusement trouveront un grand profit à cette lecture.

Paul-Emile ROY

Réédition

Dans la collection "RÊVE ET VIE"

LE CALVAIRE DE MONIQUE

par Geneviève de Francheville

Un roman à thèse sur le mariage mixte
au Canada.

142 pages. Format 5¾ x 8½

Nouvelle présentation sous couverture illustrée en couleurs.

\$1.50 (franco \$1.60)

FIDES 25 est, rue St-Jacques, Montréal
135 av. Provencher, St-Boniface, Man.

MONTESSORI (Maria)

L'ÉDUCATION RELIGIEUSE. La vie en Jésus-Christ. Traduit par Georgette J.-J. Bernard et Anne-Marie Bernard. Avant-propos du R.P. Pierre Faure, s.j. [Bruges (Belgique)] Desclée de Brouwer [1956]. 207p. pl.(h.-t.) 19.5cm.

Pour tous

Dans la préface de ce livre, le P. Pierre Faure, s.j., nous dit que Maria Montessori a décelé dans la liturgie les lois pédagogiques qu'elle « avait découvertes par la voie laborieuse d'expériences tâtonnantes au contact des enfants » (p. 9). Après avoir étudié la psychologie de l'enfant, elle s'aperçut que l'Eglise fournissait le climat normal et pédagogique de sa formation religieuse. Aussi, à la lire, on n'a pas l'impression que l'éducation religieuse des enfants soit une tâche tellement difficile, ou du moins, comme on est souvent porté à le croire, une tâche ingrate du fait que la liturgie serait trop compliquée et que les enfants d'aujourd'hui ne comprendraient rien à tous ces symboles mystérieux que l'Eglise nous met sous les yeux.

Bien au contraire. Pour elle, l'Eglise nous offre, dans la liturgie, une pédagogie magnifique, un climat des plus adaptés aux exigences de l'enfant. Elle écrit avec enthousiasme: « *La liturgie exprime de façon grandiose le contenu de la foi; aussi peut-elle être qualifiée de méthode pédagogique de l'Eglise catholique. Non contente d'enseigner par la parole, elle représente les faits et les symboles de la religion en les faisant revivre, et elle permet au peuple d'y participer chaque jour. Il suffit d'ouvrir à l'enfant les portes resplendissantes de la lumière divine, ces portes d'une solennité séculaire, pour que son âme y trouve une*

nourriture vitale » (p. 19). Pour elle, il s'agit non pas seulement d'enseigner à l'enfant, ni de lui présenter des images intéressantes sur les grandes vérités mais de le faire vivre dans l'Eglise. « Si l'adulte a besoin de vivre la religion et pas seulement de la connaître, combien est-ce plus vrai de l'enfant, plus apte à vivre qu'à connaître? » (p. 20)

La préoccupation de l'éducateur sera donc de faire vivre l'enfant dans l'Eglise en observant toujours les grands principes de la pédagogie montessorienne: « *Se fonder sur la psychologie de l'enfant; se rappeler que l'enfant étant doué d'un respect absorbant, il puise dans le milieu bien plus d'aliments que nous ne pourrions imaginer* » (p. 27). Il s'agit donc de préparer un milieu et d'y mettre l'enfant. « *Le grand problème n'est pas de déterminer comment nous pouvons enseigner la religion aux enfants, mais comment nous pouvons mettre l'enfant en des conditions qui lui permettent de l'apprendre* » (p. 27).

On voit combien on est loin d'une méthode pédagogique plus répandue qui consiste à donner un enseignement et à faire passer un examen. Il s'agit moins d'instruire l'enfant que de l'aider à agir lui-même, à vivre sa religion. L'auteur donne ensuite, dans la plus grande partie du livre, quelques principes et surtout, des moyens concrets de créer une ambiance et d'intéresser l'enfant à la vie religieuse, de le faire vivre dans la liturgie. Elle étudie le Cycle liturgique et la messe. Elle donne des moyens ingénieux d'intéresser l'enfant et de l'introduire à la vie de l'Eglise. Ses suggestions valent surtout pour les tout petits mais il serait facile de les transposer pour des plus âgés.

Elle termine en rappelant qu'il faut nous efforcer d'aider l'enfant à aller à Dieu et non pas à nous. Il faut respecter le développement de son être et lui donner « *la liberté de suivre les lois qui*

Dans la collection "Le Nénuphar"

Mgr Félix-Antoine SAVARD

MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR

(ÉDITION DÉFINITIVE)

134 pages. \$1.50 (par la poste \$1.60)

Du même auteur, dans la même collection:

L'ABATIS, 171 pages. \$1.50 (franco \$1.60)

LA MINUIT, 177 pages. \$1.50 (franco \$1.60)

FIDES 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal
135, ave Provencher, Saint-Boniface, Man.

sont inscrites au plus profond de son âme: se perfectionner, travailler, aimer » (p. 202). Cela demande certes beaucoup de doigté et de dévouement, mais l'éducation est à ce prix. Il est certain que tous les éducateurs trouveront dans ce livre des indications précieuses.

Paul-Emile ROY

Littérature [8]

ROBLES (Emmanuel)

LES COUTEAUX. Roman. Paris, Editions du Seuil [1956]. 250p. 19cm. (Coll. *Méditerranée*). \$2.15 (frais de port en plus)

Pour adultes, avec réserves

Des forces, des passions qui, durant une existence humaine, s'aiguisent, s'entre-croisent et parfois tuent, voilà ce que transposent en symbole *Les Couteaux*. Le Français, Pierre Mayen, est déjà trop marqué par la vie pour affronter victorieusement la lutte. Ses quarante ans passés, son corps engourdi par le paludisme et le whiskey, ce poste de représentant d'une firme commerciale européenne qu'il a choisi dans le désarroi de la démobilisation, tout cela fait de lui un vaincu d'avance, un mendiant de bonheurs sans succès. Dans un mouvement chevaleresque inspiré beaucoup plus par folie amoureuse pour la jeune veuve Helena que par magnanimité, Pierre Mayen assassine de la façon la plus shakespearienne le chef principal des Chemises rouges en train d'exciter les passions populaires: le coup d'épée a été donné à travers une draperie de coulisse! Et quand il apprend que Miguel Ossorio dont il ignore les amours adultères avec Helena, vient d'être arrêté à cause de son opposition reconnue contre le régime, il court se dénoncer, apprend du même coup que la belle Helena était la maîtresse de ce bellâtre. La mort mettra un terme à sa vie manquée dans un monde trop dur.

Ce roman très court, admirablement structuré, présente des personnages qui sont, à l'exception de Pierre Mayen, assez peu élaborés. Mais ce que l'Auteur a cherché — et il a réussi très bien — c'est la reconstitution autour de son héros de l'atmosphère tendue qui régnait au Mexique au lendemain d'une forte période de convulsions politiques, cette sorte d'attente renouvelée, dont parle Alain dans ses *Propos*, qui est le vrai moyen du tragique. Durant les six jours que se déroule l'action, l'ombre du dictateur Thomas Gambo Canabal s'esquisse, se précise et domine à la fin en arrière-plan. Malheureusement trop de passages regrettables font réserver ce roman aux lecteurs mûris et totalement formés.

Roland-M. CHARLAND

BAZIN (Hervé)

QUI JOSE AIMER. Roman. Paris, Grasset [1956]. 253p. 19.5cm. (Coll. *Rien que la vie*)

Dangereux

Ce roman retrace un épisode de l'histoire de *La Fouve*, vieille demeure rustique, sise non loin de Nantes. Au moment où commence le récit, quatre femmes y vivent: Isabelle, la mère; deux filles, Isabelle (surnommée Isa pour éviter les confusions) et Berthe; Nathalie, vieille servante qu'un long dévouement a naturalisée membre de la famille. Du père, il n'est guère question: après une fugitive apparition à *La Fouve*, au retour de la guerre, il est reparti et s'est remarié. Apparemment, la famille n'en souffre guère. La jeune Isabelle, dans la bouche de qui Hervé Bazin place son récit, le déclare sans ambages:



« Son absence ne me gênait guère. Je n'enviais pas les familles complètes de mes camarades, chamaillées par des potentats en veston. Le matriarcat de *La Fouve*, cet univers de nonnettes matinées d'amazones me semblait une oasis. Vite avertie, comme toutes les petites villageoises, je n'étais pas loin de mettre dans le même sac l'homme, le matou, le père lapin, le coq qui ne pond pas, le bourdon d'abeille qui ne fait

pas de miel, le taureau qui ne donne pas de lait. Personnage épisodiques que tout cela! Un peu inutiles. Un peu dégoûtants aussi: la lippe de Nathalie, durant certaines absences de Maman, déguisées en courses, en livraisons de couture, sut me le confirmer. » (P. 23)

Mais si la jeune divorcée ne regrette pas un mari qu'elle méprise, la solitude lui pèse malgré l'enveloppante affection de ses filles et de Nathalie. Un jour, elle arrive dare-dare avec un nouvel anneau à son doigt: se croyant enceinte, elle a épousé clandestinement un jeune avocat, Maurice Méliet, le voisin de *La Fouve*. C'est la consternation dans la famille qui se croit frustrée dans son affection jalouse et égoïste. Un maquis domestique s'organise aussitôt contre celui qu'on appelle l'intrus: maquis assez inoffensif chez Berthe, une faible d'esprit, il est nuancé d'un inconscient attrait chez Isa, mais il est farouche et intraitable

chez la vieille Nathalie. Quant à la mère, son bonheur est de courte durée; ce qu'elle croyait être le symptôme de la grossesse se révèle vite comme le signe avant-coureur d'une terrible maladie: le lupus. Pendant qu'elle est confinée à sa chambre, un jour, la jeune Isa est, un peu par surprise, séduite par Maurice. Bourrelés de remords au début, les amants ont tôt fait de céder à la griserie du plaisir, et une liaison sans issue s'entretient dans l'ombre. La mort de Mme Méliet viendra mettre un terme à ces amours maudites. Car, si le volage avocat songe à convoler avec la fille, celle-ci décréte:

« On ne fait pas un compagnon avec un complice. Quand il s'agit d'un bonheur qui faisait le malheur d'une mère, comment profiter de sa mort sans la ressentir comme un crime? Vivante, elle nous a rapprochés; morte, elle nous sépare. »

Maurice ne lâchera pas facilement sa proie, et si Isa se sent dangereusement faible devant son insistance, la haine farouche de Nathalie se fera impérieuse et inventive pour évincer l'amant. Isa restera à La Fouve et, quelques mois plus tard, une petite Isabelle viendra prendre la place de la défunte.

Cette histoire scabreuse, Hervé Bazin la raconte avec son talent et son habituelle âpreté. Du point de vue facture littéraire, le livre est d'exceptionnelle qualité. La construction d'ensemble est sans faille. Le vocabulaire est savoureux, le style, nerveux et dynamique, abonde en images neuves et en heureux raccourcis.

Mais un tel talent serait digne d'une bien meilleure cause. Car *Qui j'ose aimer* est un livre dangereux. Non pas à cause du sujet: le jeu des circonstances noué par l'auteur le rend parfaitement plausible, et la vie nous offre parfois de ces monstruosités. Il est dangereux par ses descriptions trop crues et suggestives. Il est dangereux à cause de cette morale assez accommodante et incomplète qui y a cours. On pêche dans ce livre, et on n'a pas bonne conscience en le faisant, mais la morale qu'on y reconnaît a des impératifs plus humains que religieux. Et l'ironie qui perce ici et là à propos de tout ce qui touche à la religion est de bien mauvais goût. Enfin, ce livre est un triste document à verser au dossier de l'instance en divorce des deux sexes: si, pour certains romanciers, la femme n'est faite que pour satisfaire « les petits besoins » des hommes, dans *Qui j'ose aimer*, l'homme n'est plus que le « bourdon d'abeille » qu'il faut vite évincer dès que sa tâche est finie. Pourtant, dans le plan divin, l'homme et la femme ont un destin d'une tout autre envergure...

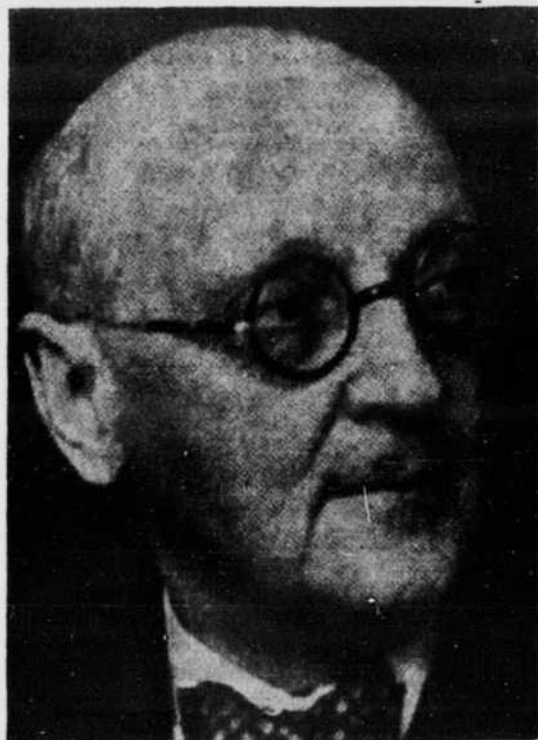
R. LECLERC

DUHAMEL (Georges)

LES COMPAGNONS DE L'APOCALYPSE.
Roman. Paris, Mercure de France, 1956. 243p.
19cm. \$2.00 (frais de port en plus)

Pour adultes, avec réserves

Le nouveau roman de Duhamel revêt une signification nettement religieuse, encore qu'il se situe en deça du catholicisme. Dan Travel croit avoir reçu du ciel mission d'attirer l'attention des hommes sur les dangers annoncés dans l'Apocalypse, dangers qui, à ses yeux, ne sont pas sans analogie avec ceux de la bombe atomique. Avec le concours de quelques compagnons qu'il a gagnés à sa cause, il parcourt les villes et les villages pour



prêcher le retour à la prière et pour éveiller la somnolence des gens en face des périls qui menacent l'humanité. Cet apôtre laïque se dit catholique; en fait, il a tout d'un catholique, sauf une façon très personnelle de comprendre et de réciter le Pater. Ses conférences rencontrent tantôt l'enthousiasme, tantôt la froideur. Il soulève un moment l'exaltation populaire, lorsqu'on croit reconnaître en lui des dons de guérisseur — ce dont il se défend avec une évidente sincérité. Un jour, l'un de ses compagnons meurt subitement au cours d'une tournée. Pressé de le ressusciter par le plus exalté des membres de l'équipe, Dan Travel ne peut que murmurer une impuissante prière. C'est le coup de grâce de l'entreprise. L'équipe se désagrège peu à peu, et le chef, torturé par la crainte de s'être trompé sur ce que Dieu attendait de lui, ne fait rien pour retenir ses compagnons qui retournent aux affaires temporelles. Il distri-

bue alors tous ses biens, et, au terme d'un détachement où il trouvera la mort, il croira entendre, de Dieu même, la réponse qui récompense sa quête angoissée.

Il y a de l'ambiguïté dans la signification de cette œuvre. Admirable à bien des égards par la sincérité de sa quête de Dieu et par la générosité de son zèle apostolique, Dan Travel plaide indirectement pour cette religion individualiste qui séduit tant d'âmes au vingtième siècle et les éloigne de cette Eglise qui prolonge le Christ sur la terre et est chargée par lui de conduire les âmes à Dieu. Par ailleurs, il ne laisse pas d'être émouvant cet appel à la prière et à la pénitence, ce plaidoyer en faveur des plus hautes valeurs spirituelles dans un monde où le matérialisme sous toutes ses formes se fait envahissant. Pour les esprits suffisamment formés au point de vue doctrinal, ce livre peut être bienfaisant.

R. LECLERC

Géographie [91]

BERTRAND (Gabrielle)

TERRE SECRETE OU REGNENT LES FEMMES. Deux ans parmi les tribus tibétaines de l'Assam. [Paris, Amiot-Dupont, 1956]. 235p. ill. pl. (h.-t.) 21cm. (Coll. *Bibliothèque des voyages*). Relié \$4.85 (frais de port en plus)

Pour tous

Ces terres secrètes s'étalent au pied de l'Himalaya dont les premières élévations marquent les frontières nord. Elles sont arrosées par le Bramapoutre et forment le province indoue de l'Assam, coincée entre le Pakistan oriental, la Birmanie et le Tibet.

L'Auteur les a parcourues à petites journées dans une Delahaye tous-terrains. Elle a longé les rives du Bramapoutre et poussé quelques excursions à l'intérieur, notamment chez les Garos, les Khasis et les Apa-tanis. Les tribus visitées sont toutes plus ou moins primitives. Il n'y a pas tellement longtemps, elles étaient anthropophages. Elles devaient se concilier les dieux en arrosant leurs autels de sang humain, réservant le cadavre de la victime pour la préparation d'un quelconque curry. Aujourd'hui encore les enlèvements sont fréquents. Et l'on se fait justice entre clans. Malheur à l'ennemi solitaire; il est abattu impitoyablement, affreusement massacré. Inutile d'ajouter que, certaines nuits, Gabrielle Bertrand s'est demandé avec anxiété si elle verrait poindre l'aurore du lendemain.

Cette femme, qui n'est plus jeune, est extraordinaire d'endurance physique et psychologique.

Il est arrivé à ses portefaix indigènes de demander grâce alors qu'elle aurait continué d'avancer dans un sentier embarrasé de lianes qu'il fallait couper à grands coups de coutelas. La nuit, les bêtes féroces rugissaient à faible distance de son campement. En certaines circonstances, elle s'est confiée à des indigènes qu'elle savait capables de la tailler en cubes pour « moulin à viande ».

Gabrielle Bertrand mérite toute notre admiration et pour sa hardiesse et pour la somme des renseignements colligés sur ces tribus primitives des marches de l'Himalaya. Le Musée de l'Homme n'a probablement pas « d'explorateur » qui lui fournisse une documentation aussi abondante et variée. Son journal de voyage est une richesse au seul point de vue folklore. Les légendes y abondent. On y trouve de tout: chansons, coutumes, mythologie, incantations de sorciers, croyances, archéologie, anthropologie, superstitions, etc. C'est dire l'intérêt de cet ouvrage pour les fervents de l'histoire de l'homme. Qui aurait cru possible, au milieu du vingtième siècle, de rencontrer des humains attardés à l'âge de pierre!

On regrette que le spécialiste en anthropologie chez l'Auteur ait desservi l'écrivain. Aucune poésie. Le style est terne, prosaïque, comme un article de quotidien relatant les faits divers.

Clément SAINT-GERMAIN

Réédition

LA PERLE AU FOND DU GOUFFRE

par Eugène Nadeau, o.m.i.

6e édition 15e mille

320 pages. Format 5¼ x 7¾

24 pages de hors-texte

\$2.50 (franco \$2.60)

Du même auteur:

UN HOMME SORTIT POUR SEMER

(195 p. 5¼ x 7¾) \$1.50 (franco \$1.60)

FIDES 25 est, rue St-Jacques, Montréal
135 av. Provencher, St-Boniface, Man.

Les 50 meilleurs livres catholiques publiés en France en 1957

ANCELET-HUSTACHE (Jeanne), <i>Maître Eckhart et la mystique rhénane</i>	\$1.60
AUZOU (Georges), <i>La Parole de Dieu (connaissance de la Bible I.)</i>	\$2.85
BARJON (Louis), s.j., <i>Le silence de Dieu dans la littérature contemporaine</i>	\$2.65
BENEDICTINS DE PARIS (RR.PP.), <i>La vie des saints et des bienheureux, tome XII — décembre</i>	\$9.60
BLONDEL (Maurice), <i>Les premiers écrits</i>	
BRILLET (Gaston), <i>Le Sauveur (I. L'enfance et le début du ministère de Jésus)</i>	\$3.60
BROUTIN (Paul), s.j., <i>La réforme pastorale en France au XVIIIe siècle, tome I et tome II</i>	\$14.00
BUTTERFIELD (H.), <i>Christianisme et histoire (traduit de l'anglais)</i>	\$2.15
CALI (François), <i>La plus grande aventure du monde. Relié toile</i>	
CARCOPINO (Jérôme), <i>De Pythagore aux apôtres (Etudes sur la conversion du monde romain)</i>	
CARRE (A.-M.), o.p., <i>L'Eglise s'est-elle réconciliée avec le théâtre?</i>	\$1.50
CHEVALIER (Jacques), <i>Histoire de la pensée. Tome II: la pensée chrétienne des origines au XVIIe siècle</i>	\$11.35
COHEN (Gustave), <i>Anthologie du drame liturgique en France au moyen âge</i>	
*** <i>Catholicisme allemand</i>	\$5.40
*** <i>Les créateurs et le sacré</i>	\$4.50
*** <i>Elie le prophète (Etudes carmélitaines) Tomes I et II</i>	\$6.25
*** <i>Ermites du Saccidananda</i>	\$2.60
*** <i>Histoire des religions (les 3 vols)</i>	\$16.50
*** <i>Des prêtres noirs s'interrogent</i>	\$3.60
*** <i>La Sainte Bible (Pirot et Clamer) T. I, deuxième partie — L'Exode</i>	\$2.15
CONGAR (Yves), <i>La Pentecôte, Chartres 1956</i>	\$1.35
DANIELOU (Jean), s.j., <i>Les saints païens de l'Ancien Testament</i>	\$2.00
DUMERY (Henry), <i>Regards sur la philosophie contemporaine</i>	
DUPERRAY (Ed.), <i>Ambassadeurs de Dieu à la Chine</i>	\$3.10
FESSARD (R.P.), <i>La Dialectique des « Exercices spirituels » de saint Ignace de Loyola</i>	\$8.90
HAYEK (Abbé Michel), <i>Le P. Charbel ou la voie du silence</i>	\$2.00
LEFEUVRE (Jean), s.j., <i>Les enfants dans la ville</i>	\$3.70
LEMOINE (Robert), o.s.b., <i>Le droit des religieux</i>	\$16.00
LOUIS LEFEBVRE (M.-Th.), <i>Un prêtre: l'abbé Huvelin</i>	\$4.35
LUBAC (R.P. de), <i>Sur les chemins de Dieu</i>	\$3.35
MARITAIN (Jacques), <i>Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle</i>	
MARIE (R.P.), <i>Bultmann et l'interprétation du Nouveau Testament</i>	\$2.70
MARTIN (Marietta), <i>Cahiers: I. Départ; II L'Orée</i>	
MOREAU (Jacques), <i>La Persécution du christianisme dans l'Empire romain</i>	
MOUNIER (Emmanuel), <i>Mounier et sa génération</i>	\$4.00
NEDONCELLE (Maurice), <i>Existe-t-il une philosophie chrétienne</i>	\$1.55
NEWMAN, <i>Ecrits autobiographiques II</i>	\$4.65
NOEL (Marie), <i>L'œuvre poétique de Marie Noël</i>	\$8.80
PHILIPPE (R.P.), o.p., <i>Initiation à la philosophie d'Aristote</i>	\$4.40
RAHNER (Hugo), <i>Ignace de Loyola (Les saints par l'image. Illustrations de Léonard von Matt)</i>	\$7.50
RENAUDIN (P.), <i>Un maître de la mystique: Benoît de Nonfield</i>	
RIGAUX (Beda), o.f.m., <i>Les Epîtres aux Thessaloniens</i>	
ROBERTS (Mgr T.D.), s.j., <i>Réflexions sur l'exercice de l'autorité (traduit de l'anglais)</i>	\$2.85
ROVAN (Joseph), <i>Le Catholicisme politique en Allemagne, tome II</i>	\$3.35
TRESMONTANT (Claude), <i>Saint Paul et le mystère du Christ</i>	\$1.55
URS von BALTHASAR (H.), <i>Le chrétien Bernanos (traduit de l'allemand)</i>	\$5.40
VAN DER MEER (F.), <i>Saint Augustin, pasteur d'âmes (2 vols)</i>	\$12.80
VINCENT (R.P. Hughes), <i>Jérusalem de l'Ancien Testament, t. II</i>	
WALGRAVE (J.-H.), o.p., <i>Newman. Le développement du dogme</i>	\$5.25

On peut se procurer ces livres chez Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal